

Next Floor de Denis Villeneuve

Pierre Barrette

Le cinéma français dans tous ses états

Number 139, October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (2008). Review of [*Next Floor* de Denis Villeneuve]. *24 images*, (139), 47–47.

Next Floor

de Denis Villeneuve

par Pierre Barrette

Denis Villeneuve, qu'on n'a pas vraiment vu depuis *Maelström* sorti en 2000, a fait un retour remarqué à Cannes – où il était pratiquement le seul représentant du cinéma québécois – en remportant le Prix du meilleur court métrage avec *Next Floor*. Le film de 11 minutes, que son auteur décrit comme « une commande romantique » de Phoebe Greenberg, productrice-mécène de l'œuvre, ouvrira le FNC en octobre prochain. Sans dialogue et jouant avec habileté sur les registres surréaliste et baroque, la courte fable évoque un étrange banquet où des convives attablés sont servis d'abondance par une armée de valets, sous l'œil comminatoire du maître d'hôtel. Comme c'est toujours le cas chez Villeneuve, la réalisation est impeccable : en quelques secondes seulement, l'atmosphère trouble et déliquescence qui baigne les commensaux fait entrer le spectateur dans un univers énigmatique et pourtant singulièrement familier ; le jeu théâtral, quelque peu décalé des acteurs, leurs costumes et leurs perruques, le décor et la musique invitent à croire que le moment ainsi saisi appartient à une autre époque, peut-être celle de la Seconde Guerre mondiale, ce que des bribes de conversations apparemment en allemand et les habits militaires de quelques convives pourraient suggérer. Le vieil édifice bientôt en ruine où se déroule le cérémonial évoque lui aussi un autre temps, possiblement un âge industriel révolu, avec les connotations vaguement « romantiques » que cela rappelle.

Mais la figure qui s'y dessine, elle, semble tout à fait contemporaine. Le repas que se partage l'inquiétante tablée est en effet plus qu'abondant, orgiaque presque, et composé des plats les plus bizarres : carcasses encore sanglantes, tête de rhinocéros, cervelles crues, dont tout un chacun se goinfre allégrement, comme s'il en allait de sa survie. La référence à l'hyperconsommation caractéristique de nos sociétés est sans équivoque, et faite pour provoquer dégoût et écœurement. Le film s'ouvre et se ferme d'ailleurs sur deux regards-caméra pleins de défi du maître d'hôtel, dont la posture et le rôle – organiser, mettre en scène, donner des ordres, voir au bon déroulement de l'affaire – semblent facilement assimilables à ceux du réalisateur. Le film se lit de la sorte comme une habile métaphore condamnant les excès de notre monde, avec, en conclusion – qu'on ne voudrait pas révéler ici –, le destin qui l'attend... Pertinent et fort maîtrisé.

tisme inquiétant. Sur ce mode de l'apparition, l'esthétique joue ainsi d'une matérialité fluctuante aux intensités variables. Sous nos yeux, tout se fait et se défait, mais l'étonnant pouvoir expressif du cadre et du montage fait aussi en sorte que l'indicible cristallise en profondeur dans le trou noir de notre pupille tour à tour séduite ou effarée. On ne s'étonnera donc guère que Grandrieux voie son cinéma comme une sorte de « météorologie fragile » associée aux vibrations constantes de la matière. Avec ses ondes de surface ou souterraines qui nous traversent, *Un lac* agit comme un flux mémoriel, comme une coulée engourdissante indomptable. Autant en emporte le temps. Insaisissable, perpétuellement sur la ligne de front, le cinéma de Philippe Grandrieux est déjà ailleurs quand les lumières de la salle se rallument sur l'écran blanc de nos nuits noires.

